



**HAL**  
open science

## Psychanalyse et addictions sans substances

M. Laxenaire

► **To cite this version:**

M. Laxenaire. Psychanalyse et addictions sans substances. Annales Médico-Psychologiques, Revue Psychiatrique, 2010, 168 (7), pp.524. 10.1016/j.amp.2010.06.003 . hal-00672280

**HAL Id: hal-00672280**

**<https://hal.science/hal-00672280>**

Submitted on 21 Feb 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Accepted Manuscript

Title: Psychanalyse et addictions sans substances

Author: M. Laxenaire

PII: S0003-4487(10)00204-0  
DOI: doi:10.1016/j.amp.2010.06.003  
Reference: AMEPSY 1184

To appear in: *Annales Médico-Psychologiques*



Please cite this article as: Laxenaire M, Psychanalyse et addictions sans substances, *Annales medio-psychologiques* (2010), doi:10.1016/j.amp.2010.06.003

This is a PDF file of an unedited manuscript that has been accepted for publication. As a service to our customers we are providing this early version of the manuscript. The manuscript will undergo copyediting, typesetting, and review of the resulting proof before it is published in its final form. Please note that during the production process errors may be discovered which could affect the content, and all legal disclaimers that apply to the journal pertain.

*Communication***Psychanalyse et addictions sans substances****Psychoanalysis and drugless addictions****M. Laxenaire**

Auteur correspondant : Pr M. Laxenaire, 5 rue de la Source, 54000 Nancy, France

Adresse email : [laxenaire.michel@wanadoo.fr](mailto:laxenaire.michel@wanadoo.fr)

**Résumé**

Ce travail tente de répondre à la question suivante : la psychanalyse est-elle capable de fournir une explication à l'addiction sans substance ? Freud a traité indirectement de cette psychopathologie dans plusieurs articles étagés entre 1920 et 1937, mais la réponse passe aujourd'hui par l'élucidation de ce que l'on entend par « une pathologie du lien ». Celle-ci se caractérise par son aspect totalitaire, la perte de liberté qu'elle entraîne, la dépendance à un objet unique et une soumission inconsciente à l'instinct de mort (thanatos) par le biais de « la compulsion de répétition ».

*Mots clés* : Addictions sans substance ; Compulsion de répétition ; Instinct de mort ; Masochisme ; Psychanalyse

**Abstract**

This paper tries to answer to the following question: is there a psychoanalytic explanation to drugless addictions? Freud mentions the possibility of a strong attachment to a virtual object (game, sex, ideology) through several papers scattered in his works from 1920 to 1937. The main concept is what we consider nowadays as the concept of “tie”. The “tie” is to be considered as a link between the subject and the object of addiction. The so-called “pathology of the tie” was first described in group analysis by René Kaès then later on extended to the field of addictions. It implies subordination, lack of freedom, narcissism deviation, compulsion of repeat. Actually, addiction may be considered as a fight between Eros and Thanatos, in which Thanatos is always the winner.

*Keywords*: Compulsion to repeat; Drugless addictions; Masochism; Psychoanalysis; Thanatos

Il n'est pas courant d'associer psychanalyse et addictions. Au sens de toxicomanies, les addictions constituent rarement des indications de psychanalyse car elles relèvent de structures dites « *borderline* », plus proches de la perversion ou de la psychose que de la névrose, ce qui laisse peu de place à une relation psychanalytique basée sur la demande [1,2].

Il en va autrement pour les addictions sans substance car les structures de personnalité y sont plus diversifiées, moins rigides, moins proches de la psychose. La dépendance ne concerne plus un objet identifiable, incorporé directement par l'organisme (alcool, tabac, haschich, drogues), mais un comportement, une « idée fixe », aurait dit P. Janet, ce qui rend ces sortes d'addictions plus accessibles à une relation psychanalytique.

Dans un livre récent, *Psychanalyse des addictions*, Gérard Pirlot [15] rappelle que le concept d'addiction, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, ne se trouve pas dans l'œuvre de Freud (et pour cause, à l'époque il n'existait pas), mais qu'en revanche, on trouve sous sa plume des concepts qui s'en rapprochent : « *Gewohnheit* », qu'on peut traduire par habitude ; « *Sucht* », besoin ou passion qui a donné « *Sehnsucht* », la célèbre nostalgie des romantiques ; « *Abhängigkeit* » enfin, qui signifie dépendance, concept proche de celui d'addiction.

Cette approche linguistique, relayée par les nombreux articles dans lesquels Freud a abordé indirectement la pathologie addictive, permet de rappeler l'explication psychanalytique des addictions sans substance [5-8].

## **1. Théorie psychanalytique de l'addiction**

Je ne reviendrai brièvement sur la définition de l'addiction que pour rappeler que le terme vient du droit romain et désigne une « contrainte par corps » : le débiteur qui ne pouvait honorer une créance « s'adonnait », corps et âme, à son créancier ; autrement dit, il se mettait à sa merci, ce qui est bien le cas du sujet envers son addiction.

### ***1.1. Les addictions sans substance ont-elles un objet ?***

Parler de l'objet ou des objets des addictions sans substance est apparemment paradoxal. Puisqu'il n'y a pas de substance, il ne devrait pas y avoir d'objet. Il n'y en a pas au sens d'objets identifiables (drogue, alcool, tabac), mais il y en a un au sens de ce que la psychanalyse appelle « la relation d'objet ».

Selon la définition qu'en donnent Laplanche et Pontalis [11], « la relation d'objet est la relation du sujet avec son monde, résultat complexe et total d'une certaine organisation de la personnalité, d'une appréhension plus ou moins fantasmatique des objets et de tels types privilégiés de défense ». Dans les addictions sans substance, l'objet est virtuel. C'est l'objet du désir dont l'origine est un fantasme. Dans le cas de l'anorexie mentale, par exemple, Lacan fait remarquer « qu'il est faux de dire que l'anorexique ne mange pas, elle mange rien ». Ce « rien », c'est la nourriture qu'elle se refuse, son objet fantasmatique. L'anorexique est la toxicomane d'un objet virtuel, « une droguée du rien ».

À quelques nuances près, on pourrait en dire autant de la sexualité compulsive. Son objet a bien une certaine consistance, le sexe de l'autre, mais c'est un sexe vu par son côté interchangeable, indéfiniment renouvelé, abstrait, quasi virtuel car déconnecté de toute relation affective. Dans ses confessions sexuelles, Catherine Millet raconte ses prouesses et avoue qu'elle ne connaissait même pas le nom de ses partenaires. Ils étaient interchangeables. Des numéros sur un catalogue, comme sur celui de Don Juan.

Dans le jeu pathologique, l'objet fantasmatique est plus complexe, c'est l'atmosphère des casinos, leur ambiance feutrée autant que le contact physique des cartes et des jetons, le bruit des machines à sous au moment du jackpot, le son excitant de la bille qui roule avant de s'arrêter au hasard.

En d'autres termes, dans les addictions sans substances, la relation d'objet concerne non un objet au sens réaliste du terme, mais un mode de relation ; celui que le sujet établit avec le monde environnant. Ce monde, au départ indifférent, sans signification, se transforme sous la contrainte d'un désir exclusif en un monde intériorisé, subjectif, porteur de sens. Il y a autant de mondes que de sujets déterminés à en créer un, d'où la diversité infinie des modes d'addiction.

La psychanalyse rejoint ici « l'idéalisme » philosophique de Fichte ou de Kant, dans lequel le monde n'existe que par le jeu de la subjectivité qui le conçoit : Internet devient le dieu des cyberaddicts, le travail celui des *workaholics*, les éventails ou les timbres les divinités du collectionneur.

En bref, dans les addictions sans substance, « la relation d'objet » concerne un comportement, un mode de vie, une appréhension du monde auquel elle donne un sens, mais un sens exclusif. Le prix à payer est malheureusement élevé, c'est la perte de la liberté, l'allégeance à une manière d'être, de penser et d'agir qui envahit le champ de conscience et le soumet à la répétition et à la contrainte.

On peut maintenant s'interroger sur les origines de cette contrainte. La réponse de la psychanalyse passe par ce que l'on appelle « une pathologie du lien ».

## **2. Une pathologie du lien**

Un tournant psychopathologique définitif a été pris quand on a abandonné la pathologie de l'acte au profit de la pathologie du lien. La première, qui est de l'ordre du passage à l'acte, court-circuite le discours et rend improbable une relation analytique basée sur la parole. Sur un plan pratique, cette fixation sur l'acte en revenait à gaver les anorexiques, à supprimer le frigo aux boulimiques, ou à interdire l'entrée du casino aux joueurs. Dans un ordre d'idée un peu différent, ce type de comportement rejoint l'emprisonnement à vie des violeurs dont on sait qu'elle est totalement inefficace. De tels interdits n'ont d'effet qu'à court terme. En ne tenant pas compte de la cause et en ne cherchant pas à intervenir sur elle, ils aboutissent à de rapides récurrences.

Le concept de lien permet de placer le problème à un autre niveau, celui du langage et de la relation analytique. Le concept a été développé à partir de l'analyse de groupe et des thérapies familiales. René Kaës [10] pour la première et Janine Puget [16] pour les secondes en ont développé les aspects psychanalytiques.

On définit le lien comme « ce qui relie l'intra-psychique à l'interpersonnel ». Le lien est ce qui unit, dans une même communion psychique, les participants d'un groupe, les membres d'une famille, les individus dans une foule [13]. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Gustave Le Bon [14] a développé les aspects particuliers de ce lien à partir de ce qu'il a appelé *La psychologie des foules*. Au-delà de la foule, c'est le lien social qui justifie l'appartenance à une nation et à une culture [13]. Il peut en résulter un certain conformisme, lui-même à l'origine de certaines addictions. Dans un ouvrage de 1993, intitulé *Anorexie mentale et boulimie. Le poids de la culture* [12], nous avons montré que l'anorexie des jeunes filles était, tout au moins en partie, tributaire du martelage médiatique qui leur intime l'ordre d'être mince. On connaît les controverses qu'ont suscitées et que suscitent encore les « top models » émaciées. Le lien dans l'addiction est constitué par un certain nombre de caractéristiques communes.

### **2.1. Le lien est totalitaire**

Quelle que soit la forme prise par l'addiction et quel que soit son objet de prédilection (activité, idée ou personne), le lien est totalitaire. L'objet élu comble le sujet mais au prix de l'asservir. Le lien implique une fixation et une perversion de l'objet du désir. Par nature fuyant, diversifié, toujours manqué, l'objet du désir est, dans l'addiction, élu une fois pour toutes, fixe, unique, indispensable. Le désir ne consiste plus à satisfaire des objets multiples et variés mais s'attache à un objet unique de manière répétitive et contraignante, ce qui est plus proche du besoin d'oxygène que du désir d'amour ou de connaissance.

## ***2.2. Il entraîne une dépendance***

Ce totalitarisme implique la dépendance. Là encore, il s'agit d'une dépendance déviée, pervertie. La dépendance, en effet, est structurale chez l'individu. Personne ne s'est engendré soi-même. Un sujet ne peut se reconnaître que dans et par l'autre. L'accession au langage, qui est le signe le plus évident du passage de la nature à la culture, se fait cependant au prix d'une aliénation, celle qui se fait aux dépens de la parole de l'autre. Chacun est façonné par les discours, les rites, les codes, les croyances, transmis par la mère d'abord, la société ensuite. La dépendance aux gènes se double d'une dépendance à la culture et à l'histoire familiale.

Cela dit, l'individu, parce qu'il est aussi un être de raison, tend à reconnaître cette dépendance et à la limiter. Un des buts de la psychanalyse est de l'aider dans cette tâche. Elle véhicule un idéal de liberté, non de liberté totale mais partielle, en dénonçant les entraves artificielles, les barrières inutiles, les limitations injustifiées. Personne ne peut se dire détaché de tout, indifférent aux autres et aux choses (la psychanalyse n'est pas le bouddhisme), mais tout le monde tend à privilégier des dépendances bénéfiques, celles qui permettent un étayage de la personnalité et une diversification des désirs. L'équilibre psychique dépend de dépendances repérées et librement acceptées.

La liberté gagnée par ce jeu d'équilibre permet le rattachement à une tradition, une culture, à condition de savoir qu'il s'agit d'une philosophie, d'une tradition, d'une culture parmi d'autres, révisables et réformables à tout moment, soumises au relativisme et à la confrontation ; les choix en ces domaines sont arbitraires, soumis à un scepticisme raisonnable. C'est dans cette optique qu'une croyance irrationnelle peut être acceptée, à condition de savoir qu'elle l'est. Montaigne disait « La vraie liberté est de pouvoir toute chose sur soi », ce pourrait être la devise d'une psychanalyse réussie.

Car c'est en refusant toutes les dépendances que le risque est grand de tomber dans une dépendance unique, non élaborée, qui s'érige en la pire forme de servitude et d'aliénation.

Ce qui est le cas de l'addiction. Le sujet s'y croit maître de son destin et c'est son destin qui est maître de lui. L'adhésion à une addiction ne se différencie pas de l'adhésion à une secte, de la soumission à l'emprise d'un gourou ou d'un maître à penser, de l'action militante en faveur d'une idéologie, tant la liberté est ce qui est, au monde, le plus difficile à assumer. Dostoïevski écrit dans *Les frères Karamasov* : « La liberté fait peur. Il n'y a pas pour l'homme, demeuré libre, de souci plus constant, plus cuisant que de chercher un être devant qui s'incliner. »

### **2.3. Il découle du narcissisme**

Le lien entretient des rapports étroits avec le narcissisme. Ce qui bride l'aspiration de l'individu à la liberté, c'est en effet, non sans paradoxe, le narcissisme, ou plutôt sa viciation pathologique. Le narcissisme a été repéré pour la première fois par Freud en 1910 à propos de l'homosexualité, en référence au mythe grec et à « l'amour porté à l'image de soi ». En 1914, dans *Pour introduire le narcissisme* [3], il reprend les différents aspects du concept et montre que « l'investissement du moi se comporte avec les investissements d'objets comme le corps d'un animalcule protoplasmique avec les tentacules qu'il a émis ». Par cette métaphore, Freud suggère qu'entre l'amour de soi et l'amour de l'autre il n'y a pas de séparation tranchée, le premier n'étant que l'extension du second, et l'objet d'addiction le prolongement « protoplasmique » du narcissisme.

Cela dit, pour que le narcissisme soit perturbé au point de se dévoyer dans l'addiction, il faut que se soit produit un échec des relations maternelles précoces : Winnicott évoque ce qu'il appelle « un ratage fétichique » [17], qui se traduit pour l'enfant par le choix d'un objet intermédiaire, chargé de compenser l'absence de la mère. La persistance à l'âge adulte de cet objet intermédiaire devient fétiche ou objet d'addiction. Cette hypothèse constitue un prolongement de celle de Freud, pour qui le fétiche est le vestige symbolique du déni de l'absence de pénis de la mère.

Gérard Pirlot avance une autre hypothèse : il fait remonter la viciation du processus narcissique à l'époque du « stade du miroir », lorsque l'enfant se constitue pour la première fois comme sujet autonome séparé de la mère. Le miroir du futur sujet d'addiction serait, d'après G. Pirlot, « un miroir sans tain, un faux miroir », dans lequel l'enfant serait incapable de se reconnaître comme différent de la mère, et manquerait de ce fait le passage à l'autonomie.



À l'appui de son hypothèse, il évoque un épisode dramatique de la vie du peintre Magritte : à l'âge de 12 ans, celui-ci aurait été confronté aux yeux vitreux de sa mère, qui venait de se suicider par noyade. Ce traumatisme hors du commun et cette confrontation impossible aurait marqué toute sa peinture dont on connaît le côté surréaliste et provoquant. Toute sa vie, Magritte aurait ainsi contracté une sorte d'addiction pour le mystère indicible de la mort. Un de ses tableaux, intitulé *Le faux miroir*, rappelle de façon plus précise encore ce ratage et cet étrange souvenir.

Maurice Corcos insiste sur une autre notion, celle de « déficit narcissique ». Les anorexiques et les boulimiques, qui ont d'évidents problèmes d'image corporelle, « s'autoévaluent sans cesse au regard d'un moi Idéal infantile démesuré ; la blessure narcissique se traduisant par une quête du regard des autres et des attitudes en miroir pouvant se renverser brutalement » (cité par G. Pirlot).

Lacan enfin, partant du concept de « libido narcissique », élabore le concept de « jouissance », qu'il définit de façon négative comme un non-rapport à l'autre, un non-désir, le signe d'un corps hors langage ; type de jouissance qui est bien celui des addictions, où la jouissance s'oppose à la relation, la conteste au nom du plaisir éprouvé et réalise un repli autistique du sujet sur lui-même, sous forme d'un état de complétude mortifère, d'autosuffisance et d'autoengendrement. Jouissance du sujet et de son double mortifère, l'objet de son addiction

Quelle que soit la théorie qui le soutient, le but de la psychanalyse reste le même : tenter de substituer à la jouissance autistique un mode de jouissance différent, celui d'un symbolisme langagier ouvert à la relation.

#### ***2.4. Il se manifeste par une compulsion de répétition***

Dans la pathologie du lien, un dernier concept freudien est à l'œuvre : celui de « compulsion de répétition ». S'il est bien en effet une constante dans la clinique des addictions, c'est l'acharnement avec lequel ces sujets répètent indéfiniment le même comportement, quels que soient les dangers encourus pour eux et pour les autres.

Selon Laplanche et Pontalis [11], la compulsion de répétition est « un processus incoercible d'origine inconsciente par lequel le sujet se place dans des situations pénibles, répétant des expériences anciennes sans se souvenir du prototype et avec au contraire l'impression très vive qu'il s'agit de quelque chose de pleinement motivé dans l'actuel ».

Freud a élaboré le concept dans *Au-delà du principe de plaisir*, un article de 1920 [4]. Il a, dès cette époque, tenté de résoudre un paradoxe qu'on peut résumer par une question : pourquoi répéter indéfiniment une situation si elle est pénible ? Je passe sur les arguments de Freud et donne tout de suite la solution à laquelle il s'est rallié, à savoir l'élaboration « d'une pulsion de mort ».

Freud écrit : « Il y a quelque chose de démoniaque dans la pulsion, c'est sa tendance à la décharge absolue, or la décharge absolue c'est la mort. » Cette élaboration freudienne, qui conjoint Eros et Thanatos, a été peu acceptée par ses successeurs. Pourtant, s'il est un domaine où elle s'avère juste, c'est bien dans l'addiction. La recherche inconsciente de la mort, évidente dans les toxicomanies avec substances, est également à l'œuvre dans les addictions sans substance. En sont témoins les implications du corps dans l'anorexie mentale, la boulimie, la sexualité compulsive, le jeu pathologique et les conséquences mortelles qui en découlent parfois [9].

Ce qui a été mal compris, c'est qu'Eros en fait ne s'oppose pas à Thanatos, mais lui est étroitement intriqué. Ils sont les deux faces d'une même médaille. Eros est mortifère par nature car Eros implique un choix et, qui dit choix, dit élimination et meurtre de ce qui n'est pas choisi. C'est pourquoi le slogan célèbre « Faites l'amour pas la guerre » relève du contresens, car « faire l'amour c'est aussi faire la guerre », ne serait-ce que pour conquérir l'objet aimé. Dans les addictions comme dans les autres domaines de la vie, l'amour est si étroitement intriquée avec la haine que Lacan, qui n'était pas à court de néologismes, en avait forgé un pour le souligner : « l'hainamoration ».

D'où l'on peut déduire que toute conduite d'addiction est toujours plus ou moins une conduite suicidaire. Les addictions modernes rejoignent ce que les philosophes anciens appelaient « les passions de l'âme ». Tous en avaient souligné le caractère funeste : aveugles et tyranniques pour Platon, les passions, pour Descartes, gouvernent l'âme et la tiennent en esclavage si elles échappent à la raison. Comme les addictions, les passions mènent à la ruine et à la mort. Les meilleurs exemples peuvent en être tirés des romans de Balzac, tous bâtis sur des histoires de passion qui finissent par la ruine et la déchéance de celui qui n'a su les maîtriser : César Birotteau, passionné des affaires, passe de la grandeur à la décadence ; le père Goriot, passionné de ses filles, meurt dans la misère ; Gobseck, passionné par l'argent, sème la ruine et le malheur.

Pourquoi le passionné ne peut-il jamais s'arrêter sur la pente qui l'entraîne à l'abîme ? La réponse de Dostoïevski nous servira de conclusion : « Peut-être qu'après avoir passé par

un si grand nombre de sensations, l'âme ne peut s'en rassasier mais seulement s'en irriter et exige des sensations nouvelles, de plus en plus violentes, jusqu'à l'épuisement total. »

### **Conflit d'intérêt : à compléter par l'auteur**

### **Références**

- [1] Corcos M. Les conduites de dépendance. Encyclopédie Médico-chirurgicale, Psychiatrie, 2000 ; 37, 216-g-30.
- [2] Corcos M. Le corps insoumis. Paris: Dunod; 2005.
- [3] Freud S. Pour introduire le narcissisme. In: La vie sexuelle. Paris: PUF; 1969. P.81–106.
- [4] Freud S. Au-delà du principe de plaisir. In: Essais de psychanalyse. Paris: Petite bibliothèque Payot; 1981. p.41–112.
- [5] Freud S. Le moi et le ça. In: Essais de psychanalyse. Paris: Petite bibliothèque Payot; 1981. p.219–62.
- [6] Freud S. (1923) Le problème économique du masochisme. In: Névrose, psychose et perversion. Paris: PUF; 1973. p.287–97.
- [7] Freud S. Dostoïevski et le parricide, préface à Die Urgestalt der Brüder Karamazov. Réed. Les frères Karamazov. Paris: Gallimard, Folio classique; 1973. p.9–28.
- [8] Freud S. Analyse terminée et analyse interminable. Revue Française de Psychanalyse 1937;XI:38.
- [9] Green A. Le travail du négatif. Paris: Éditions de Minuit; 1993. p.397.
- [10] Kaës R. La parole et le lien. Paris: Dunod; 1994. p.370.
- [11] Laplanche J, Pontalis JB. Vocabulaire de la psychanalyse. Paris: PUF; 1967. p.520.
- [12] Laxenaire M, Guillemot A. Anorexie et boulimie. Le poids de la culture. Paris: Masson; 1993. p.138.
- [13] Laxenaire M. (2008) Croyance et psychologie des foules. Revue de psychothérapie psychanalytique de Groupe, Groupes et liens de croyance. Ramonville Saint-Agne: Érès 2008;49:9–24.
- [14] Le Bon G. Psychologie des foules. Paris: PUF (Réedit.); 1971.
- [15] Pirlot G. Psychanalyse des addictions. Paris: Armand Colin; 2009. p.224.
- [16] Puget J. (2005) Dialogue d'un certain genre avec René Kaës à propos du lien. Le Divan familial, In Press Editions, Paris 2005;15:59–70.
- [17] Winnicott DW. De la pédiatrie à la psychanalyse. Paris: Payot; 1969. p.109–34.

## Discussion

*Dr P. Houillon* – À la suite de cette communication qui aborde des questions de fond bien reliées au thème central de cette journée, j'aimerais poser quelques questions à l'auteur. Peut-on soulever l'hypothèse d'une pulsion de mort commune aux compulsions de répétition et aux états passionnels comme les remarques entendues semblent y conduire ? N'a-t-on pas trop longtemps opposé Éros et Thanatos, avec pour conséquence des prises de position trop souvent « passionnelles » et parfois réductrices ?

Même si l'on admet une intrication entre Éros et Thanatos, cela ne signifie pas que l'on abandonne toute distinction et cette opposition. Les passions humaines ne sont-elles pas propres au progrès de l'humanité ? En l'occurrence, ce sont les pulsions de vie qui, jusqu'à présent, l'emportent, ce qui n'est pas sans faire penser à la définition trop décriée (parce que incomprise) que donnait Xavier Bichat de la vie : « L'ensemble des fonctions qui résistent à la mort. »

Aussi, n'est-ce pas dans le mode même de « résistance » que l'on pourrait définir ou envisager un comportement mortifère ?

*Réponse du Rapporteur* – Je répondrai qu'en effet il ne faut pas assimiler pulsion de mort et passion. Il n'empêche que certaines passions sont mortifères, comme celle du jeu, par exemple, qui conduit parfois au suicide, ou de l'amour passionnel qui se termine, dans des cas heureusement rares, par un crime ou également un suicide. En revanche, la pulsion de mort est liée étroitement à la compulsion de répétition quand elle est à l'œuvre, comme l'a bien montré Freud, dans la névrose et a fortiori la perversion. Thanatos, bien que distinct en effet d'Éros, lui reste fondamentalement lié, lorsque se manifeste un souci de jouissance absolu et définitif.

*Dr A. Dervaux* – Le concept d'alexithymie est-il pertinent pour la compréhension des addictions ?

*Réponse du Rapporteur* – Je dirai qu'en effet on peut évoquer le concept d'alexithymie pour rendre compte du comportement addictif, mais qu'il est préférable de le garder pour le domaine de la médecine psychosomatique dans lequel il a été décrit et pour lequel il reste plus pertinent.